

La crise de l'autorité

YAN PLANTIER



Retranscription de la conférence
du jeudi 6 juin 2019
École des avocats

 Réson'Entre

Yan Plantier est philosophe et psychanalyste, il est intervenu dans les journées d'études en octobre 2017. Il donne des cours à l'UCLY et exerce la psychanalyse en cabinet privé. À la suite de son intervention il a proposé d'intervenir sous forme de matinée de travail pour un public de professionnels. Deux matinées ont eu lieu à l'école des avocats :

- En mars 2018 sur le thème de l'éthique
- En juin 2019 sur le thème de la crise de l'autorité

Ces matinées de travail et ces deux conférences furent l'occasion d'un travail fructueux et d'échanges intéressants. L'association Réson'Entre est heureuse les publier ici et renouvelle ses chaleureux remerciements à Yan Plantier.

Avec l'accord de l'auteur, vous trouvez ci-après la transcription de sa conférence à partir de l'enregistrement réalisé à la maison des avocats.

Il nous a semblé intéressant de partager ses propos sous leur forme initiale qui en préserve le caractère direct et vivant.

La crise de l'autorité

Je vais peut-être commencer par vous dire qui je suis et d'où je parle. Je suis enseignant de philosophie à l'université et j'enseigne principalement l'éthique et la philosophie de l'éducation. J'exerce par ailleurs comme psychanalyste. Dans mon parcours, j'ai également enseigné pendant 10 ans en prison dans le cadre d'ateliers philosophiques. Cela m'a permis de ne pas rester dans l'abstrait et de ne pas perdre de vue l'enjeu de la réalité et de l'existant.

Pour pouvoir rejoindre les profondeurs de ce que l'on vit, il faut prendre un peu de hauteur et la hauteur passe aussi par un travail d'analyse et de distinction conceptuelle. Elle passe par un parcours de pensée et de sens. À vous de vous prêter au jeu et à moi d'arriver à vous embarquer dans cette petite aventure.

Le réseau « Réson'Entre » m'apparaît très important car il met en articulation différents lieux, différentes professions. La différence des approches y est essentielle l'on y parle avec sérieux de la question de l'autorité et de toutes les façons dont une communauté humaine peut faire tissu. Or, il s'agit d'un enjeu majeur car il n'y a pas d'autorité sans communauté !

L'autorité, contrairement à ce que l'on pense, n'est pas un acte individuel qui relèverait de je ne sais quel charisme, ou d'une compétence qu'il faudrait former. On croit que c'est en formant des compétences que l'on produit ce qui relèverait d'une posture, d'une attitude, d'une intelligence de la relation. Ce n'est pas d'abord une affaire de compétence (ce qui ne veut pas dire que les compétences n'importent pas). Comme le disait BERGSON, on ne peut pas produire un mouvement à partir d'images fixes. C'est l'illusion du cinématographe, du temps où il suffisait d'enchaîner des images fixes pour donner l'illusion du mouvement ; mais dans l'existence, dans la nôtre, les choses ne se font pas comme

cela. On ne marche pas en enchaînant des stations fixes mais en y allant, en y allant... Pour l'éducateur, il n'y a pas d'autre façon de pouvoir poser un acte éducatif qu'en y allant. Et c'est seulement quand il y va qu'il doit prendre souci de former des compétences. Ce qui compte, c'est d'abord cette impulsion et la profondeur de cette impulsion.

Si la **question de l'autorité** est aujourd'hui une grande question sociale mais aussi civilisationnelle, en 1925, les Semaines Sociales avaient déjà pour thème « La crise de l'autorité ». Ce fut un énorme rassemblement pour essayer de penser une sorte de thérapeutique et de prophylaxie à l'égard de la crise de l'autorité. Il est étonnant, en lisant les actes de ce rassemblement, de constater l'importance alors du paradigme médical... On y développe une véritable thérapeutique visant à la remise en ordre de la norme dans la société : le corps social est sommé de se réunir pour traiter l'anormalité et l'anomie que serait la crise de l'autorité. Ce n'est pas du tout l'approche que je vais avoir. Par contre, je vous demande d'entendre l'importance de la communauté (le corps et la communauté ce n'est justement pas pareil ! La nation n'est pas un corps).

C'est un thème difficile. Mon souci est de vous parler de l'éducation plus encore que de l'autorité tant il s'avère que la question de l'autorité est une porte d'entrée magistrale dans l'enjeu de l'éducation. Inversement, c'est seulement à partir de la scène éducative que l'enjeu de l'autorité est correctement situé. La difficulté, ce matin, va consister à tricoter avec deux exigences : viser l'essentiel mais le rendre accessible et concret en faisant pour cela un certain détour, c'est-à-dire en proposant rapidement un petit parcours autour de la question de la philosophie de l'éducation.

Il s'agit pour moi de mailler les deux :

Aller droit à l'essentiel et nous autoriser les vrais détours. Il n'empêche que ce n'est pas tout à fait contradictoire, puisque c'est tout l'enjeu : on ne peut aller à l'essentiel que par les détours. Quand PLATON parle, il y a un peu plus de 2 000 ans de la culture, il l'appelle le Grand Détour.

Le Grand Détour par lequel un homme peut étonnamment retrouver l'axe de son humanité. Il nous faut ce détour pour que nous cheminions droitement en vue de ce qui fait notre axe d'humanité. C'est pour moi tout le mystère qui m'intrigue au fur et à mesure de mon avancée dans la vie. Si on n'est pas prêt à ces détours, on ne rencontre personne. Si on veut rencontrer quelqu'un de façon efficace, droite, directe on passe à côté. Et c'est pour cela que des réseaux qui acceptent les détours sont ceux qui ont le génie d'aller à l'essentiel.

Aller à l'essentiel : Une bonne façon de le faire ce serait de réfléchir avec vous sur ce que l'on peut appeler une parole profonde. Je vous convoque pour le coup aux profondeurs. Je vous fais remarquer la difficulté de la notion même de profondeur. À quel moment peut-on dire d'une parole qu'elle est profonde ? Que peut signifier cette notion de profondeur ? Vous voyez bien que la profondeur ici est une métaphore. Bien entendu, il ne s'agit pas d'un trou dans lequel on descend. C'est une métaphore dont on ne peut pas se passer pour dire quelque chose qui relève de notre intériorité. Et l'intériorité c'est de nouveau une métaphore.

Dès que l'on parle du « travail de l'âme », on ne peut passer que par des métaphores, par des images. Au point que certaines métaphores sont tellement inévitables qu'elles en deviennent des catachrèses. Une catachrèse, c'est une métaphore qui est devenue le nom même de la chose de telle sorte qu'il n'y a pas de mot technique qui puisse la remplacer. Exemple : une tête d'épingle, il n'y a pas de mot technique pour dire tête d'épingle.

La tête c'est une métaphore ; ou un pied de lit... Une image telle qu'elle est devenue indispensable... telle qu'on ne peut pas l'expliquer autrement que par elle-même. Je vous en donne une, décisive pour la suite : la culture est une catachrèse. La culture, c'est une image. Ce qui veut dire que le nom employé ne peut pas être remplacé par un autre nom, on ne peut pas dire autrement.

Qu'est-ce que c'est que la culture ? PLATON nous dit que c'est le travail de l'âme. L'âme est travaillée comme on travaille un champ. C'est un champ que l'on cultive, comme le dit CICÉRON dans le livre II des Tusculanes : « *Aussi fertile soit-il, un champ a besoin d'être labouré, et ensemencé pour produire du fruit. Il en est de même pour l'âme* ».

L'âme a besoin d'être labourée, travaillée et ensemencée pour produire du fruit. Ce travail de l'âme —cette mise en culture de l'âme— est bien ce que nous appelons la culture en ayant oublié malheureusement qu'elle était ce profond, long et difficile labeur par lequel un homme accède à une certaine profondeur d'existence. J'en reviens donc à ma question : à quel moment dit-on d'une parole qu'elle est profonde ? Dès lors, plusieurs éléments apparaissent :

Premier élément : Une parole est profonde à partir du moment où elle résonne. Il y a un enjeu de résonance. Une parole n'est profonde que si elle vient toucher nos fibres existentielles, que si, véritablement, non seulement elle nous concerne, mais elle découvre en nous une sorte de caisse de résonance ; que si elle découvre en nous une intériorité. Une parole n'est profonde que si elle résonne en découvrant qu'il y a en nous une intériorité.

Deuxième élément : Ce qui résonne, ce n'est pas le simple fait qu'il y a une sorte de cavité intérieure interne qui renvoie la parole. Ce qui résonne, c'est la parole en elle-même, en tant qu'elle semble chargée de sens. Ce n'est pas parce qu'elle résonne qu'elle est profonde, c'est parce qu'elle est profonde qu'elle

résonne en profondeur. Comme si une profondeur en appelait une autre. Ce jeu d'écho se joue de profondeur à profondeur. Je vous supplie d'entendre cela. Sinon, le reste n'a aucun intérêt. La profondeur suppose un écho de profondeur à profondeur. C'est toujours la profondeur d'une parole qui vient chercher la profondeur de celui qui l'entend. Et non pas le contraire. C'est donc le second élément : une parole dont le sens excède ce que l'on en a compris. Si tout est dit et qu'il n'y a plus rien à laisser résonner, il n'y a pas de profondeur, il n'y a que de l'information, il n'y a que de la signification.

Nous passons de la signification au sens quand nous entendons que la signification est réductrice par rapport à tout ce qui résonne. Le sens et la signification ce n'est pas pareil. La signification est un contenu cognitif. Le sens, lui, se donne dans une effectuation existentielle. Le sens nous concerne, le sens nous travaille. On saisit une signification mais on est saisi par du sens. La signification c'est une sorte d'écrasement nécessaire. Le sens, lui, demande une profondeur. Une parole n'est profonde que si elle fait entendre un sens qui dépasse ce qu'on a présentement compris. Il nous semble qu'il y a encore quelque chose « à entendre davantage ».

Troisième élément : Une parole n'est profonde que si elle est portée par une personne qui dans l'instant nous semble suffisamment fiable. Si la personne n'est pas crédible, sa parole ne peut pas résonner. Une parole ne vient pas de nulle part, elle est proférée, portée par quelqu'un. Et c'est bien la fiabilité de cette personne qui, en quelque sorte, atteste de la valeur de la parole. Ce n'est pas la personne qui fait la parole mais c'est la personne qui vient porter témoignage quant à la valeur de la parole. Une parole n'est profonde que si elle se recommande d'un témoin, c'est-à-dire d'une figure qui nous semble suffisamment crédible pour que l'on puisse se prêter à prendre le risque d'entendre. Ceci est essentiel et c'est décisif pour l'enjeu de l'autorité.

Quatrième élément : Une parole n'est profonde que si du sens semble encore en puissance, en ressource. Or, ce sens qui est encore en ressource demande d'être repris et médité. Une parole n'est profonde que si elle s'inscrit dans le temps, que si elle dure dans le temps, que si elle résonne dans le temps, que si elle supporte l'épreuve du temps et qu'elle m'invite à accepter l'incompressibilité du temps pour qu'elle puisse se déployer. Le temps dont il s'agit est celui du travail intérieur, de la mastication, de la manducation du sens. Il faut que cela rumine comme de l'herbe pour qu'à partir de l'herbe le lait soit produit.

Dernier élément : Cette parole ne sera profonde, pour finir, que si elle dépasse les circonstances du moment, que si elle dépasse les événements du moment, que si elle accroche en moi à la trajectoire même de mon histoire de vie. La sève de la parole profonde n'est pas celle de la situation dans laquelle je suis, c'est celle du long chemin de vie que j'ai commencé de suivre et sur lequel je continue de m'engager. Une parole profonde ne nous touche pas seulement à l'endroit où nous sommes mais elle nous invite à recueillir en nous la certitude que notre vie fait histoire. La parole n'est profonde que si elle vient rassembler les éléments de notre vie pour nous indiquer comme la flexion d'une histoire. Une parole n'est profonde que si elle oriente quelque chose dans la vie de l'autre. Ceci, non pas en lui imposant une orientation, mais en la dégageant, en la rendant possible. Le sens est autant du côté de la direction que du côté de la sensation et du côté de la signification. Une parole n'est profonde que si le sens qu'elle met en jeu redonne du sens à la vie et renouvelle en nous une disponibilité au monde. Tout cela pour dire que ce qui fait la profondeur d'une parole est ce que l'on pourrait appeler « sa dynamique et sa dimension symbolique ».

Le symbolique est un effet de profondeur par le retentissement d'un sens qui nous semble bien fondé, qui est attesté par une figure et qui du même coup vient transformer quelque chose de notre rapport à l'existence ; le retentissement d'un sens qui nous

apparaît comme étant bien fondé, attesté par telle ou telle figure crédible et qui du même coup vient renouveler, transformer quelque chose de notre rapport à l'existence. Je crois que nous avons là **toutes les composantes qui qualifient la charge de ce que nous appelons l'autorité.**

L'autorité est dans son essence une réalité symbolique. Elle n'est pas d'abord une réalité politique, elle est en premier lieu d'essence symbolique. **Elle consiste en un effet de profondeur et elle suppose de conjointre le sens, le temps, et la communauté de telle sorte qu'une histoire personnelle soit enfin autorisée.** Hors de cette profondeur, sans elle, nous n'avons pas à faire à de l'autorité, mais à du pouvoir.

La crise de l'autorité me semble par excellence une crise de la profondeur. C'est-à-dire une crise du symbolique. À la fois une crise du sens, du temps, et de la communauté. Apprenez à les tramer, à les tenir ensemble, ces notions. C'est cela même qui constitue l'essence du symbolique. Le sens, le temps et la communauté : défaites un seul de ces termes et il n'y a plus d'autorité !

On peut pleurer pour la perte de l'autorité mais je me demande toujours ce que l'on pleure alors. **Ce n'est pas la perte de l'autorité qui devrait nous faire pleurer, c'est la perte de la profondeur, car l'autorité est cet effet de profondeur à partir duquel un être, un jeune, un enfant, un adolescent, mais aussi un adulte parfois, commence à prendre la mesure de ce qui s'attend en son histoire d'homme.** Des jeunes comme ceux que je rencontrais en prison ont le sentiment que rien ne s'attend dans leur histoire d'homme parce que leur vie ne fait même pas histoire, elle n'est que succession d'évènements, d'expériences et de traumatismes... Si rien ne s'y attend, si on n'en attend rien, si on ne leur indique pas qu'à travers cela se dessine quelque chose qui fait sens, qui prendra du temps mais qui s'inscrit dans la chaleur d'un tissu humain, il n'y a pas d'autorité possible... et on s'en

moque ! En revanche, on ne peut pas se moquer du fait que des enfants n'entendent pas que dans leur vie se joue quelque chose d'essentiel. C'est la crise de l'essentiel qui doit nous inquiéter. La crise de l'autorité n'est que le symptôme d'une crise de l'essentiel. **Il ne s'agit pas de s'armer contre la crise de l'autorité. Il s'agit de retrouver les voies de la profondeur.**

Retrouvons ensemble les voies de la profondeur. Il n'y a pas de chemin qui se trace sans qu'une parole ne soit adressée et aucune parole n'est adressée sans qu'elle ne soit portée par une figure. C'est le même maillage. Aucun chemin ne s'ouvre si aucune parole n'est donnée et aucune parole ne compte si elle n'est pas portée par une figure elle-même crédible. Il me semble que nous avons eu tendance, en tout cas au cours du XX^e siècle, à trop penser l'autorité à partir de l'enjeu politique. L'une des responsables de cela est Hannah ARENDT. La lecture politique depuis les Lumières a eu un effet d'écrasement. Le politique ne peut pas à lui seul ouvrir la profondeur des choses. C'est bien plutôt sur le fond d'une profondeur que le politique est le politique. Sans profondeur, « le » politique c'est de « la » politique. C'est l'affaire de quelques politiciens et l'on n'y croit plus. Et l'on appelle cela crise de la confiance.

Non, c'est une crise de la profondeur ! **Il n'y a de politique que sur le fond d'une profondeur et cette profondeur n'est pas d'ordre politique, elle n'est même pas directement d'ordre social, elle est d'ordre humain. Or, l'ordre humain commence avec l'éthique et l'éducatif.** C'est le b.a.-ba. Je tiens à les tenir intimement liés en leur essence. **L'essence de l'éducation est éthique et je pourrais dire aussi que l'essence de l'éthique se joue dans le rapport éducatif.** Le lieu même de l'éthique c'est la visée d'une altérité qui pour se faire endosse l'interdit de l'indifférenciation et de l'indifférence. Il n'y a d'éthique que si je reconnais l'altérité d'autrui et cette reconnaissance suppose avec force d'endosser l'interdit de l'indifférenciation : croire que l'autre n'est pas qu'un objet, qu'il n'est pas que le prolongement de ma

personne, que je ne peux pas en jouir comme je veux ; mais aussi l'interdit d'indifférence : ce qu'il vit ne peut pas ne pas aussi me concerner. C'est ce que dit Emmanuel LÉVINAS : « *Voir le visage de l'autre, c'est se rappeler que l'on ne peut pas être indifférent à sa différence* », surtout quand il est en souffrance. C'est la souffrance de l'autre qui me rappelle que c'est un mal que d'être indifférent ! Donc éducatif et éthique sont intimement liés.

Quelques mots sur la question politique :

On a donc tendance à penser l'autorité à partir de la scène politique et l'invitation légitime, pertinente, fondée consiste à distinguer l'autorité et le pouvoir. Tel est notamment le cas d'Hannah ARENDT dans *La Crise de la culture* en 1961. Parmi ses articles il y en a un intitulé « La crise de l'autorité ». Elle tourne ce concept pour le repenser à la lumière de l'histoire et pour faire éclater le noyau et voir ce qu'il y a dedans. À cette occasion, elle insiste sur le fait que l'autorité n'est pas le pouvoir. Comme le disait la République romaine, le pouvoir est dans le peuple, l'autorité est dans le Sénat. Il y a là deux instances qui ne jouent pas dans le même ordre. Le pouvoir est du côté de l'exécutif. L'autorité, c'est plus délicat. C'est « plus qu'un conseil et moins qu'un ordre » disaient les Anciens. Allez vous y retrouver dans tout cela ! C'est une incitation mais c'est moins qu'un ordre car l'autre est laissé à lui-même et à ce qu'il en a entendu.

Hannah ARENDT nous rappelle sur le plan politique que pour qu'il y ait autorité, il faut réunir au moins trois caractéristiques.

Première caractéristique : l'autorité n'est ni du côté de la contrainte ni du côté de la persuasion. Elle n'est pas du côté de la contrainte de corps, elle n'est pas non plus du côté de la persuasion par argumentation qui est une façon de contraindre l'esprit ou la raison à penser ceci ou cela. Il n'y a autorité que si le règne de la contrainte cesse.

Seconde caractéristique : Il n’y a autorité que si une hiérarchie est reconnue. L’autorité génère une différence de crédit, et la dissymétrie n’est acceptée que si le bien-fondé de cette hiérarchie est reconnu. Si nous sommes dans un rapport de stricte parité, de stricte égalité, aucune autorité n’est possible. Qu’on le veuille ou non, et c’est bien ce qui nous ennuie sur le plan de notre raison politique démocratique, l’autorité génère une sorte de différence, de crédit entre celui qui a l’autorité et celui qui ne l’a pas.

Troisième caractéristique : Il n’y a d’autorité que si le bien-fondé de cette hiérarchie est reconnu au point que la parole est réellement mise en œuvre, quoique sans aucune contrainte. On pourrait dire dans la mesure où il y a « obéissance » et non pas soumission. En latin, obéir veut dire écouter. **Il y a une écoute qui entend l’importance de ce qui est dit et qui le met en œuvre, hors de toute soumission.**

L’autorité suppose l’absence de toute soumission et en même temps on attend bien qu’elle ait une certaine efficacité. Il ne nous faut pas perdre de vue l’endroit où se joue l’autorité en premier lieu, qui n’est pas d’ordre politique mais d’ordre éducatif. Or, justement, du côté politique, la différence de crédit, la différence hiérarchique de crédit nous pose difficulté. Dans notre écoute politique, la différence, la dissymétrie nous font difficulté. En revanche sur le plan éducatif, nous pressentons bien qu’elle ne peut pas être escamotée sous peine de ne jamais fonder et autoriser la venue à la vie d’une génération nouvelle. Nous pensons la hiérarchie en termes de plus et de moins, en termes de supériorité et d’infériorité, mais cela se joue autrement dans le registre de l’autorité. Le plus mature ne domine pas le plus jeune : il l’accompagne et le soutient. Il l’autorise de toute son autorité. **Sur le plan éducatif, l’autorité se comprend en termes de « prééminence » et de « nouvellement arrivé ».** En termes d’expérience et de « profondeur de vie » ; auquel cas, il ne s’agit plus de faire peser un pouvoir sur l’autre, mais de lui donner à bénéficier d’un trésor de sens dont il doit se munir pour cheminer dans l’existence.

L'éducation « en quelques mots »

Étymologiquement, l'éducation renvoie à deux possibilités, l'une est correcte, l'autre est erronée, mais les deux sont intéressantes. Éduquer, cela peut renvoyer à :

- *educare* qui veut dire « élever » ; mais nous sommes dans une sorte d'ambiguïté entre l'élevage et l'élévation, entre l'approche domestique et l'approche ascensionnelle.

- *educere* qui veut dire « conduire hors de », conduire l'enfant (*infans*) hors du lieu parental, émanciper, éduquer. Conduire l'enfant hors de la torpeur dans laquelle il est au moment de sa naissance, hors de cette ignorance. Conduire hors de. Comme dirait PLATON, le sortir de la caverne. Cela prend un autre nom : « émanciper ». Éduquer, c'est toujours d'une certaine façon viser à l'émancipation, si ce n'est que, pour sortir l'enfant d'une prise en main, il faut d'abord qu'il ait senti la fermeté, le portage de la main. Non pas qu'il se soit senti pris en main, mais qu'il ait senti la sûreté de la main qui le tenait et le portait. Il n'y a pas d'émancipation, il n'y a pas de sortie de la prise en main, si la main n'a pas su tenir, s'il n'y a pas de portance.

Cette éducation se diffracte en actes différents. Éduquer ce n'est pas seulement élever, même si cela commence par élever. Ou plutôt, pour que l'élévation aille à son terme, il ne suffit pas d'élever, il faut encore « enseigner » et « former ». Nous avons là trois actes spécifiques de l'éducation, ce que pointe magistralement KANT dès le XVIII^e siècle.

Élever, Enseigner, Former

Il s'agit bien à la fois de donner des soins, d'assurer à quelqu'un l'entrée dans la vie, d'assurer la part vitale, non seulement biologique mais aussi affective. Assurer le vital de la présence, le vital de l'attention mais plus encore : il s'agit également de

donner à quelqu'un **une intelligence du monde** et d'ouvrir en lui véritablement cette intelligence en lui proposant des savoirs et en conduisant par les disciplines une distinction des enjeux. C'est là tout le travail de l'école. C'est une vraie question avec les enseignants : qu'est-ce que c'est qu'enseigner ?

Pour qu'il y ait éducation, enfin, il faut qu'il y ait un travail de formation : formation d'un être et de ses compétences. On a certes l'impression d'être au clair en disant cela, mais on a là trois axes qui répondent à des logiques différentes. Ce qui est au centre de l'acte d'élever, c'est le sujet. **Ce qui est au centre de l'acte d'enseigner, c'est le savoir. Ce qui est au centre de l'acte de former, c'est l'attente sociale de telle ou telle compétence.**

Elever, enseigner, former, nous avons là trois axes logiques qui se déploient pourrait-on dire selon un centre de référence différent, et c'est ce qui donne à la fois le génie de cultures différentes et la difficulté d'articulation de ces cultures au point que parfois c'est une impossibilité d'articulation des institutions. Et on ne voit pas toujours facilement comment l'école va s'articuler aux familles ou s'articuler au travail de formation. Comment conjointre ces trois enjeux ? Comment mailler tout cela ? Surtout quand en face de tout cela, vous avez des politiques et des budgets.

KANT, philosophe des Lumières, soucieux de la politique, de la vie sociale et de l'éducation, est le premier à avoir introduit des cours de philosophie de l'éducation et de pédagogie à l'université. Il porte haut cette idée propre aux Lumières que c'est seulement en éduquant que l'on pourra générer l'émancipation du peuple pour assurer le passage du despotisme à la République. KANT est un réformateur. Pour lui, la révolution ne peut entraîner que la terreur. Il pense que le véritable cheminement, celui de l'émancipation, passe par l'élaboration d'une culture. Pour lui, la culture c'est bien la formation d'un espace public dans lequel la discussion devient possible. **L'enjeu des Lumières, c'est de défaire la censure pour qu'il y ait publication des recherches**

et des réflexions, et c'est seulement quand il y aura un droit de publication que pourra se constituer un public de lecteurs et alors seulement un espace public. Pour KANT, l'espace public, c'est l'espace des lecteurs avisés. Comment comprendre cela ? L'espace public n'est pas accessible au premier venu qui discute avec le premier venu. L'espace public suppose un travail de réflexion. Il suppose une profondeur. Et la profondeur, pour KANT, en son époque, est celle que l'on trouve dans l'expérience de la lecture. Il ne s'agit pas seulement de former des enfants pour qu'ils apprennent ensuite à penser, à prendre leur place. Il n'y a de république que s'il y a un espace public, c'est-à-dire un public de lecteurs et un droit de publication. Sans cet espace public, il n'y a pas de peuple.

Un peuple pour KANT n'est véritablement un peuple que s'il est en quelque sorte une communauté de lecteurs (au sens symbolique) : la communauté des gens qui prennent les moyens de penser et pas seulement d'émettre des opinions. KANT écrit : « *L'homme est la seule créature qui doit être éduquée. Par éducation, on entend en effet les soins, la discipline et l'instruction avec la formation.* » Il poursuit : « *Sous ce triple rapport, l'homme est nourrisson, élève et écolier* ». Pour lui, l'éducation suppose d'envisager l'homme comme un nourrisson qui a besoin de soins, mais aussi comme un élève qui doit apprendre une certaine discipline, et enfin comme un écolier qui a besoin d'instruction et de formation. Sachant que pour KANT, ce qu'il nous dit de l'enfance ce sont des étapes que l'on retrouve dans le parcours de vie de chacun, étapes qui peuvent se chevaucher. Il y a des moments où c'est en nous le nourrisson qui attend que l'on prenne soin de lui, il y a des moments où il est important que nous puissions nous re-saisir et ne pas nous laisser aller à la dissipation (se disposer comme des élèves) et il y a des moments où nous avons besoin de nous instruire davantage, à la façon des écoliers. Pour KANT, ces trois étapes ne sont pas des étapes de la vie mais des moments logiques qui traversent notre existence.

Or, KANT, cet homme des Lumières, cet homme de l'émancipation, de la liberté, lui qui n'est ni un conservateur, ni un despote frustré nous dit que : « *Le moment le plus décisif de ce parcours c'est celui de la discipline* ». Pourquoi ? **Parce que sans la culture, sans l'instruction, l'homme est inculte, mais sans la discipline il est sauvage, et dans la sauvagerie, c'est l'humanité elle-même qui est mise en échec.** Sauvage au sens de celui qui sort de la forêt, au sens de la brutalité mais aussi au sens de je ne sais quelle barbarie, des pulsions et des impulsions qui pourraient s'imposer en lui. Essayons juste de comprendre cela : pour KANT, la discipline désigne « le moment négatif », au sens où il y a en l'homme une sorte de génie positif d'un « non » opposé aux irrptions pulsionnelles pour que soit possible l'advenue d'une pleine humanité. Il y a un véritable « travail du négatif ». Il y a un travail du NON pour que quelque chose du NOM soit porté. Encore faut-il que celui qui donne le « non » soit porteur de quelque chose de plus profond que de lui-même. Car le non ne travaille que s'il est le contraire de l'arbitraire. Un « non » purement arbitraire ne travaille pas ! **Seul opère positivement un « non » légitime !**

Partant de là, Kant dit : « *Il est deux découvertes humaines que l'on est en droit de considérer comme les plus difficiles : l'art de gouverner les hommes et l'art de les éduquer. Or on en est encore à discuter de ses idées* ». C'est ce qui est le plus important et pourtant on n'a pas encore beaucoup avancé en la matière. L'éducation est un art ! La discipline en elle-même est un art qui demande une extrême intelligence, un subtil accordage.

Pour KANT, l'éducation renvoie à deux problèmes majeurs :

Le premier problème c'est comment conduire une liberté à sa liberté, un sujet à la liberté ? **Comment conduire quelqu'un, qui « est » une liberté, dans la réalisation de sa liberté, alors même que l'éducation est une tutelle qui suppose la présence**

d'une parole sur une autre ? Comment l'éducation peut-elle conduire un sujet à sa liberté, alors que l'éducation est en elle-même un rapport de tutelle ? Cela semble une contradiction, mais c'est apparent. Contradiction tellement forte que nous avons tendance à démissionner devant cette contradiction et à vouloir la résoudre en biffant l'un de ses termes. Soit, au nom de la liberté, on refuse de dire « non », soit on dit « non » en ne se préoccupant plus de la liberté de l'autre. **À quelles conditions le « non » vient-il servir la liberté ? À quelle condition la tutelle est-elle une mise en œuvre de la possibilité de l'autonomie ? Pourquoi l'autonomie demande-t-elle un travail de tutelle ? C'est un véritable mystère humain que cela ! Et c'est le cœur du symbolique.**

Deuxième question forte : Pour KANT, si tout homme est marqué par un ensemble d'insuffisances et d'imperfections, quel est l'homme qui peut s'autoriser à en éduquer un autre ? À qui doit-on confier l'éducation quand on voit l'insuffisance de la personne que nous sommes ? Sommes-nous bien à la hauteur de la tâche éducative d'autant plus quand celle-ci consiste à conduire quelqu'un vers sa propre liberté ? Ce n'est pas pour rien qu'au moment où l'on devient parent, on défaille ! La charge de parent est impossible à endosser et si on n'entend pas à priori que c'est impossible à endosser, c'est qu'on est à côté de la plaque ! C'est impossible à endosser et pourtant il va bien falloir l'endosser ! C'est là notre devoir. J'essaie juste de dire comment KANT répond à ces deux questions.

• Réponse à la première question ou difficulté (rapport liberté/tutelle) :

KANT rappelle que la discipline ne s'adresse pas à la liberté du sujet mais qu'elle s'adresse à ce qui en lui, empêche sa liberté, à savoir la tyrannie des penchants naturels, ce que nous appelons la tyrannie des pulsions ou des impulsions. **Le « non » ne**

s'adresse pas à l'enfant, il s'adresse à ce qui, en lui, l'empêche d'être sujet. Il s'agit de dire non à tel ou tel penchant capricieux pour qu'un certain silence se fasse et que de là une parole puisse émerger. La vraie question est : à quoi dit-on non ? On ne dit pas non à quelqu'un, on dit non à ce qui en lui nie le « quelqu'un ».

On dit non à la négation du sujet. Ce n'est pas la même chose ! Tout comme quand je dis non à l'enfant qui met les doigts dans la prise, ce n'est évidemment pas pour prendre pouvoir sur sa liberté, c'est pour mettre un frein, une limite à ce penchant à tester je ne sais quelle possibilité, là où cette possibilité risque d'entraîner l'impossibilité de toute possibilité, c'est-à-dire la mort ! Si je veux sauver le possible, il faut bien que je pose un interdit. KANT essaie de faire entendre que la discipline (et ce n'est pas pour rien que nous utilisons le même terme pour dire la discipline et les disciplines scolaires) ouvre du possible, malgré l'ambiguïté qu'elle peut représenter. Il n'y a d'humanité possible que si l'on assume le risque de l'ambivalence et de l'ambiguïté. On n'en reste pas là, mais on l'assume : certes, il y a dans la discipline un risque de pouvoir, mais c'est en étant conscient qu'on pourra déjouer cette tendance au pouvoir. **Mais si je refuse la discipline au nom du refus du pouvoir sur l'autre je le livre au chaos de ses pulsions.** Ce n'est pas rien ! Pour vous qui avez peut-être connu la délinquance, je ne sais pas si vous avez entendu l'enfer de jeunes qui sont livrés à cette espèce de spirale pulsionnelle. Qui viendra poser la limite, qui viendra mettre un frein et « contenir », qui viendra tirer la personne de là ? Or, cela n'est possible que sous l'espèce d'un « non ». Il y a du « non » qui fait vivre. C'est dur à dire en ce moment ! C'est dur à faire entendre, mais ce non n'est légitime que s'il est ordonné à un « oui », celui que l'on donne à la vie, au sens et au sujet. On ne dit « non » que parce que l'on dit « oui » ! Sans ce « oui », cela n'a aucun sens et cela devient redoutable. Pour KANT, la discipline n'empêche pas la liberté, elle la rend possible parce qu'elle rend l'homme à lui-même. Elle soustrait l'homme à la sauvagerie de la nature, elle rend capable d'un travail de culture.

• Deuxième difficulté :

Quel est le bon éducateur ? KANT nous dit : **il n'y a pas d'éducateur parfait**. D'une part, parce que personne n'est parfait, parce que personne n'a été parfaitement éduqué, d'autre part parce que nos visées sont toujours malheureusement trop courtes. « Les parents », selon KANT, sont de mauvais éducateurs. Pourquoi ? Parce que ce qu'ils veulent, c'est le bien-être de l'individu qu'est leur enfant. Ils passent à côté de lui ! Les parents visent trop court, c'est le risque. « Les princes » sont également de mauvais éducateurs car ils ne visent que la formation du citoyen, que le sujet politique qui est dans l'enfant. « Les ecclésiastiques » enfin sont de mauvais éducateurs car ils ne visent que la conformité des mœurs et des comportements, et, ce faisant, ne visent que la part sociale de l'enfant et passent à côté de lui. Bref, tout le monde passe à côté de l'enfant en manquant l'enjeu véritable de l'éducation qui est une attention portée intégralement à son « humanité ».

Il ne s'agit pas de viser l'individu, il ne s'agit pas de viser le citoyen, il ne s'agit pas de viser l'homme social, il s'agit de viser « l'Homme ». Le véritable éducateur ce n'est pas l'homme parfait, c'est l'homme qui a une profondeur de vue, et qui entend que l'enfant est un homme en devenir. Un homme en devenir... **Viser l'homme qui est dans l'enfant et par là même s'adresser au sujet. Non pas faire de l'enfant un petit homme, surtout pas, mais entendre que la visée de son histoire n'est pas celle de sa réussite individuelle, mais celle de son accomplissement humain.** Quand j'entends dire : « Mon but ultime, c'est que mes enfants soient heureux ! », j'avoue que je ne m'y reconnais pas ! S'ils sont heureux à tout prix et se comportent comme des salopards, j'avoue que leur bonheur m'inquiétera ! Ce qui compte pour moi, en revanche, c'est qu'ils aient dans leur vie une certaine intelligence de ce que c'est que « vivre en homme ». Et peut-être que cela ne les rendra pas toujours heureux. Peut-être que cela va leur coûter de la peine de vivre en « homme ». Cela peut coûter

de vivre en homme ! Mais bon sang de bois, alors, je serai fier et heureux ! L'humanité s'apprend autant qu'elle est donnée, car tout genre de vie ne permet pas à notre humanité de se déployer dans sa vérité. Certains passent à côté de leur humanité, certains manquent d'humanité. Ce que j'aimerais que mes enfants ne manquent pas d'humanité ! S'ils manquent un peu d'argent, ce n'est pas dramatique, s'ils manquent de succès ou de pouvoir, ce n'est pas grave ! Mais par pitié, qu'ils ne manquent pas d'humanité !

Encore une fois, pour KANT, ce qui fait la qualité de la visée d'éducateur, c'est la profondeur de vue. Or, la pleine vision ne peut jamais être celle d'un seul homme : elle est plutôt celle d'une communauté qui dans le dialogue, dans l'intelligence, fait surgir le sens lui-même. On n'est pas à soi seul porteur du sens, mais avec les autres, dans l'unité d'un lien, d'une conviction, d'une perspective, d'une responsabilité partagée.

Première conclusion :

Ainsi, pour KANT, l'éducation n'est pas un acte privé, mais un acte public. Et l'on pourrait dire que c'est presque par délégation de la communauté que les parents assument ce qu'ils doivent assumer. « Par délégation », nous sommes ici sur un terrain symbolique plutôt que juridique. **L'éducation, c'est le devoir d'une génération ancienne à l'égard de la génération nouvelle.** C'est un devoir générationnel. Ce n'est pas seulement « mon » affaire ! Ce n'est pas parce que c'est mon enfant que cela ne regarde que moi, que personne n'a rien à dire ! Et si j'interdis à quiconque de dire quoi que ce soit à mon enfant parce que je suis son père ou sa mère, dès lors, je suis bien mal son parent car je ne suis pas parent par la seule nature, mais par une responsabilité symboliquement tramée devant le « devenir homme » de l'enfant. Sans ce souci du « devenir homme » de l'enfant, je suis mal-père ou mal-mère ! C'est notre responsabilité commune que

chaque enfant reçoive éducation. C'est ce que l'on rappelle aux parents quand on demande qu'ils envoient leurs enfants à l'école. L'éducation est une affaire de communauté dans la responsabilité d'une génération pour une autre.

Hannah ARENDT est héritière de la pensée kantienne. Elle consacre deux approches à la question de l'autorité. Dans un premier essai qui s'appelle « La crise de l'autorité », elle a une approche politique, historique. Et dans un second essai, passionnant, « La crise de l'éducation » (paru en 1960 aux USA), elle comprend philosophiquement ce qu'est l'autorité. Elle constate avec d'autres la crise de l'éducation, avec la montée de la délinquance, la baisse du niveau scolaire, la souffrance des enfants, la plainte des parents... Elle n'y reconnaît pas une simple crise momentanée, une crise de société, mais plutôt le symptôme d'une « crise de civilisation ». Elle dit que ce qui se joue aux États-Unis annonce une difficulté mondiale.

Si l'on n'entend pas les enjeux philosophiques de cette crise, on ne peut pas l'interpréter correctement. ARENDT s'emploie à déchiffrer le sens profond de cette crise qui se révèle une crise du sens. Encore faut-il que nous comprenions bien ce qu'est une crise. Car nous avons une mauvaise idée de la crise ! La crise nous met en inquiétude. Nous pensons que la crise est un problème et nous cherchons des solutions pour que le problème disparaisse, **là où la crise est une traversée qui nous convoque à la patience. La crise n'attend pas de solution, elle attend une certaine orientation et elle attend un courage. Il y a une crise quand nous sommes convoqués en un temps de discernement pour faire apparaître l'essentiel.** La crise est toujours la façon dont un sens refoulé surgit et insiste à se faire entendre. Ce qui fait crise, ce n'est pas telle ou telle difficulté, mais le fait que l'on refuse d'écouter une question ou un certain sens qui insistent au plus profond. La crise, c'est la façon dont une question n'est pas reçue et insiste à se faire entendre jusqu'à la vocifération : elle n'a pas d'autre choix que de gueuler pour se faire entendre ! La crise

actuelle, c'est la façon dont « ça gueule » dans notre monde pour que de l'essentiel soit entendu...

C'est ainsi qu'il faut entendre quelque chose de la crise de l'adolescence, comme une montée en puissance de la parole du sujet telle qu'elle n'est pas encore en mesure de se dire, et telle qu'elle n'est pas encore autorisée à se dire ; et si résoudre la crise c'est étouffer la parole, alors on ne fait que l'alimenter. La crise, en ce sens, est une véritable chance, nous dit Hannah ARENDT, à condition que nous ayons le courage de prêter l'oreille à ce qui se joue derrière. **Or, la crise de l'éducation est la façon dont le sens de l'éducation revient à la surface pour mieux se faire entendre. Quelle est l'essence de l'éducation ? Voilà la question qu'Hannah ARENDT nous propose et pour laquelle elle a une réponse incroyable : « l'essence de l'éducation c'est la natalité » !**

Qu'est ce que ça veut dire ? Hannah ARENDT vient dans la file d'un grand philosophe du 20e siècle qui s'appelle HEIDEGGER. (HEIDEGGER a eu un engagement nazi, c'est un homme peu recommandable, mais il n'empêche que c'est un magnifique penseur). Or, HEIDEGGER est hanté par la mort, par la mortalité : pour lui l'homme n'entre dans son authenticité de vie qu'en se confrontant à la mort. C'est devant la possibilité de la mort qu'il se ressaisit de lui-même et du sens de sa vie, qu'il cesse de jouer et qu'il devient vrai.

Hannah ARENDT reçoit cela de HEIDEGGER mais elle le transforme. HEIDEGGER nous dit : les animaux périssent mais les hommes meurent. Ils meurent, en ce sens qu'ils ont conscience de ce qu'ils vivent et en ce sens que la mort n'est pas pour eux un évènement qui ne vient qu'à la fin mais « une possibilité » qui décide de leur quotidien et qui ne cesse de tramer ce qu'ils sont : « des mortels » ! Or nous ne vivons pas pareils de nous savoir des mortels. Hannah ARENDT reprend cela mais elle retourne la morbidité d'HEIDEGGER du côté de la vie. **Elle dit que ce n'est pas tant la question de la mort qui est essentielle en l'homme**

mais celle de la naissance. L'homme est un « naissentiel » — elle forge ce néologisme—, l'homme est un être en naissance. Son grand enjeu c'est de pouvoir naître et d'advenir à lui-même et à son humanité. Les animaux sont mis bas mais les hommes naissent. Or, pourquoi naissent-ils à la différence des animaux ? Parce qu'ils naissent au monde. Il n'y a pas de naissance sans ce complément essentiel du « au monde ». Naître, c'est toujours naître « au monde ». On ne naît pas de façon intransitive.

Qu'est-ce que cela veut dire que « naître au monde » ? C'est justement être éduqué, être introduit dans le monde de telle sorte que s'y achève la naissance d'un sujet humain. L'éducation continue d'accoucher l'homme à son humanité.

Qu'est-ce que le monde ? Ce n'est pas l'environnement, ce n'est pas la planète. **Pour Hannah ARENDT, « le monde c'est l'ensemble des paroles, des actes, des fabrications et des œuvres qui ont traversé l'épreuve du temps et qui portent en eux une telle charge d'humanité qu'ils valent d'être transmis ».** Le monde est d'ordre culturel, mais la culture ici ce n'est pas la culture générale, c'est tout ce que l'homme pose et qui vient attester de son humanité. Une parole, un acte, une œuvre, quelque chose qui dise la différence de l'homme à la nature. **Le monde c'est l'arche ou la nacelle de sens dans laquelle nous embarquons pour traverser les tourments de l'existence.** L'existence est cette espèce de déchainement des forces naturelles. La vie est soumise à cette possibilité de la catastrophe naturelle, de la défection, de la déchéance, et la seule façon que nous avons de traverser l'existence c'est d'embarquer dans le monde. **Le monde est ce qui, de génération en génération, nous assure la stabilité d'un vivre humain.** Le monde est ce lieu, ce processus d'humanisation de l'homme. Or, le monde ne tient en tant que monde qu'à être transmis de génération en génération. Nous commettons une erreur et même une faute à penser que le monde est posé comme tel et qu'il durera toujours.

Car ce qui fait la durée du monde c'est le souci que nous avons de transmettre à de nouveaux venus l'intelligence des hommes qui les ont précédés, le sens de l'expérience des hommes qui les ont précédés. Et c'est seulement en leur transmettant cela qu'on les ouvrira à la possibilité de leur propre originalité. Or, nous découvrons, nous dit Hannah ARENDT, que le monde peut cesser sans que ne cesse la vie des individus humains. Hannah ARENDT voit dans les années 1960 l'émergence de ce qu'elle appelle « le social » et qui est presque le contraire du « public » : le monde peut très bien se défaire comme monde, mais la régulation sociale ou sociétale demeurer tellement performante que l'on sauvera néanmoins la vie de l'espèce humaine. Mais sauver l'espèce humaine ce n'est pas encore apprendre à vivre en homme. **Le monde risque de se défaire en tant que monde sans que nous nous en rendions compte parce que ce qui se défait c'est la profondeur, c'est le sens, tandis que le reste continue de tourner.** Le social peut se substituer au monde au point d'effacer et le privé et le public (et ARENDT ne connaissait pas Facebook !). L'homme risquerait de n'être plus qu'une espèce sociale ayant perdant de vue son humanité véritable...

J'en viens maintenant à la crise de l'autorité, c'est ma conclusion.

Du même coup, pour Hannah ARENDT, **ce qui fait que l'éducation est possible c'est que « le référent » qu'est l'éducateur a vraiment le souci du monde et le souci de l'homme et donc à ce titre le souci de l'enfant.** Rapporter l'éducation à n'être qu'une affaire privée, c'est priver l'enfant d'un monde et oublier le sens réel de l'éducation. **Car pour l'enfant, un adulte est toujours « un être public », « une grande personne »** ; c'est quelqu'un qui a des relations avec les autres mais c'est surtout quelqu'un **qui est porteur de la communauté**, de la culture, de la grammaire de la communauté qui lui permet de parler à l'enfant. Ne vous y trompez pas : **en vous voyant, un enfant voit plus**

que vous-même, il voit une sorte de « flèche temporelle » de l'homme qu'il pourrait devenir. Ce qu'il voit en vous, c'est ce que vous portez de plus grand que vous-même. C'est pour ça qu'il vous donne cette autorité. Quand l'enfant vient à l'école il ne va pas tester la maitresse pour ses compétences : d'emblée il se fie à elle, c'est « la maitresse » ; vous entendez le personnage public qu'elle représente ? Or c'est un personnage public parce qu'elle est pleine d'une charge qui est celle du langage, de l'expérience de la communauté, celle d'un certain regard sur la vie. **« Un regard sur la vie », voilà ce que l'enfant vient chercher en nous. Ce qui est premier dans le rapport à l'enfant, ce n'est pas le soin, c'est l'espérance.** Est-ce que oui ou non on lui ouvre du possible, un horizon, au moment même où on le regarde pour lui-même ? Il y a des êtres qui vous regardent, vous personnellement, et pourtant en vous regardant ils vous ouvrent un horizon, comme au-delà de vous-même : c'est cela la profondeur. Or, on ne peut ouvrir un horizon que si l'on est « référent d'un monde ». La crise de l'éducation, nous dit Hannah ARENDT, **c'est une crise de la référence, c'est-à-dire de la responsabilité. Les adultes ne se sentent plus responsables d'un monde, et parlant en leur propre nom ils ne savent plus faire entendre la parole qui seule pouvait résonner : deviens homme et joue ta partition dans la symphonie du monde.**

Qu'est-ce que l'éducation pour Hannah ARENDT ? C'est ce moment où l'on présente le monde à l'enfant et l'enfant au monde. Dans tout acte éducatif, ce qui se joue, c'est une présentation du monde à l'enfant et de l'enfant au monde. Si au moment où nous parlons et agissons nous n'endossons pas une « représentation » de ce qui est grand en l'homme, nous ne nous adressons pas à l'enfant à la hauteur de ce qu'il est. Nous visons trop bas, trop court. Et je vous promets que les enfants ne s'y trompent pas. Adressons-nous à eux à partir du fond d'humanité qui est celui du monde et à hauteur d'homme et ils entendront ce que nous cherchons à leur dire. Ils ne verront pas alors dans

la parole d'autorité quelque influence arbitraire du pouvoir. Mais justement : aimons-nous assez les enfants, demande Hannah ARENDT, pour nous évertuer à continuer d'aimer le monde même quand celui-ci nous déçoit ? À continuer à croire en l'homme même quand il nous déçoit ? Pour souhaiter que notre enfant devienne un homme même quand on craint pour lui ? Ouvrir le champ du symbolique essentiel à l'éducation, c'est viser l'homme plus haut que l'individu pour que la personne puisse naître au monde et le monde devenir le lieu de naissance des personnes. « Se hâter. Se hâter. Témoigner pour l'homme », comme le dit le poète (SAINT-JOHN PERSE)



24 rue Ornano 69001 Lyon
resonentre3@gmail.com